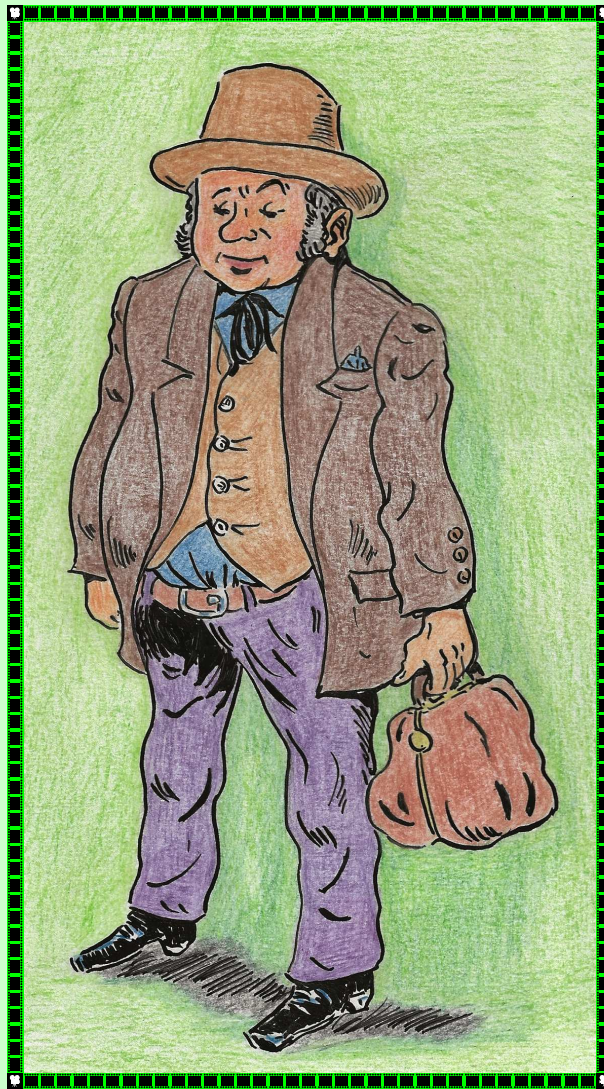


AVERELL ARNESS NOTAIRE A BOSTON

NOUVELLES



II—L'HERITAGE

Texte et illustrations de Emile Péna

2 - L'HERITAGE

Le jour commençait à décliner et Sam Clayburgh dut allumer la lampe à pétrole, les chiffres de son registre ne formant plus qu'une masse grisâtre. Il ôta ses lunettes, se frotta les yeux et s'étira. Dans un quart d'heure, il aurait fini sa journée.

A ce moment tinta la clochette de la porte d'entrée du magasin. Celui-ci était séparé du bureau par une vitre qu'opacifiait un papier adhésif à motifs. La silhouette d'un client tardif se dessina derrière les volutes. Sam cria :

- Jimmy ! Vous avez quelqu'un... Jimmy !

Le commis devait être dans la réserve. Sam soupira, repoussa son siège et sortit du bureau pour se retrouver devant un petit homme replet qui retira vivement son chapeau démodé.

- Bonjour, Monsieur, je voudrais parler à Monsieur Samuel Clayburgh. On m'a dit qu'il travaillait ici.



- Mais... c'est moi, Monsieur. Que puis-je pour vous ?

Le petit homme s'inclina au risque de faire craquer son strict costume sombre.

- Je me présente : Arness, Averell Arness, notaire à Boston. Puis-je vous entretenir quelques instants ?

Intrigué, Sam fit passer le visiteur dans son bureau et le pria de s'asseoir. Tout en fourrageant dans sa sacoche de cuir, le notaire commenta les circonstances de sa démarche.

- Je dois me rendre à Houston. J'en ai profité pour faire un petit détour par Fort Worth car j'ai été chargé d'une affaire qui vous concerne...

- Vraiment ? s'étonna Sam.

- Oui... Je vous apporte une bonne et une mauvaise nouvelle...

Sam écarquilla les yeux. Maître Arness sourit.

- C'est souvent le cas en matière d'héritage...

Moins de quinze jours plus tard, dans le train qui l'emmenait vers le Wyoming, Sam Clayburgh ne réalisait pas encore tout à fait ce qui lui arrivait. Une foule de pensées se bouscullaient dans sa tête. La visite du notaire avait bouleversé sa vie. La nouvelle qu'il lui avait apportée lui ouvrait des horizons nouveaux. Il allait troquer son existence médiocre de petit comptable contre celle d'un grand propriétaire terrien.

Il n'avait pas connu son grand-oncle Jeremiah mais sa mère lui en avait parlé quelques fois lorsqu'il était enfant. Il ne savait rien de lui sauf qu'il était aisé et un peu excentrique. Le notaire lui avait révélé quelques traits du caractère de cet étrange parent.

Le frère de son grand-père avait mené une vie aventureuse. Après la guerre de Sécession où il avait gagné ses galons de capitaine à la pointe de son sabre, il avait repris son ancien métier, convoyant des troupeaux du sud au nord du pays. En quelques années, il avait accumulé assez d'argent pour acheter un petit élevage près de Casper, au pied des Monts Laramie. L'affaire avait bien prospéré mais Jeremiah, repris par le démon de l'aventure, l'avait bientôt confiée à un gérant et avait changé d'air. Il avait bourlingué, écumé tous les coins du monde. Ayant atteint la soixantaine, un peu avant la fin du siècle, il avait regagné les Etats-Unis et s'était installé dans le Massachusetts, vivant de ses revenus. A sa mort, il avait laissé un testament stipulant que ses biens reviendraient à son plus proche parent du nom de Clayburgh. Ce parent, c'était son petit-neveu Samuel.

Celui-ci soupira d'aise, croisa ses jambes sur la banquette opposée et refit mentalement l'inventaire de ses biens. Outre une somme rondelette et quelques meubles dont il avait demandé la liquidation à Maître Arness, il possédait maintenant une propriété de mille cinq cents acres environ sur laquelle était bâti un ranch de bon rapport, plus de sept cents têtes de bétail sans compter quelques chevaux et des animaux de ferme, du matériel et une automobile.

Une automobile ! Jamais il n'avait imaginé qu'un jour il posséderait une de ces merveilleuses machines. Il était riche. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour donner sa démission au vieux Frenchie, liquider ses affaires en cours et courir vers son nouveau destin. Sa formation de comptable, son expérience du commerce lui permettraient - il en était sûr - de diriger au mieux l'entreprise et de se débarrasser ainsi d'un gérant coûteux.

Le train se mit à suivre la vallée de la Red River en direction de Wichita Falls. Sam ferma les yeux et, bercé par le bruit monotone du convoi, se laissa aller aux rêves les plus fous.

Après deux jours et demi de voyage, Sam Clayburgh débarqua à Casper, ébouriffé, hirsute, froissé et courbatu. Un homme de haute stature, à l'air jovial, attendait sur le quai. Sam pensa qu'il s'agissait du régisseur et s'avança vers lui.

- Monsieur Whiteman ?

- Ah, non, je regrette. Vous êtes le nouveau propriétaire du ranch Double Barre ?

- Oui.

- Whiteman ne va pas tarder à arriver. La route n'est pas commode depuis là-haut.

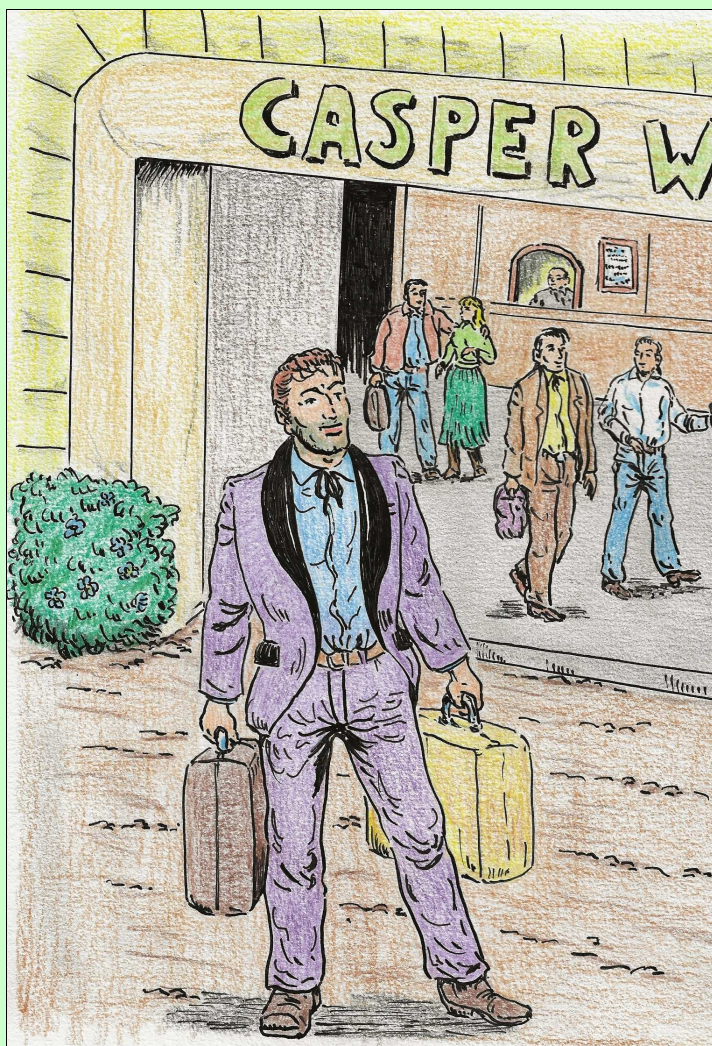
- Ah ! Bien, merci.

- A votre service.

Sam empoigna ses deux valises et sortit de la gare. Celle-ci donnait sur une petite place ombragée où il put s'installer sur un banc, près de l'abreuvoir.

Il était un peu vexé d'avoir à attendre le régisseur. Il s'était imaginé un tout autre accueil. Il commençait à s'impatienter quand un buggy poussiéreux, tiré par un cheval somnolent, fit son apparition. L'homme qui le conduisait avait un air un peu affecté et ne correspondait pas du tout à l'image que Sam s'était faite de son métayer. Ce dernier rangea l'attelage le long de l'abreuvoir, en descendit pesamment et se dirigea vers Sam, la main tendue, un sourire de commande sur les lèvres.

- Désolé de vous avoir fait attendre, Monsieur Clayburgh. Je suis Allan Whiteman. Bienvenue à Casper. J'espère que vous avez fait bon voyage. Vous aurez



moins chaud par ici que dans le Texas.

« Quelle facilité d'élocution » pensa Sam en répondant brièvement. L'homme ne lui inspirait pas une sympathie des plus vives et il se dit qu'il aurait d'autant moins de scrupules à ne pas renouveler son contrat, le moment venu.

- Le ranch se trouve à moins de six miles, en direction de Rawlins, de l'autre côté de la North Platte River, reprit Whiteman. Vous verrez, c'est une très belle exploitation.

- Je n'en doute pas. Mais... n'y a-t-il pas une automobile ?

- Oui, mais elle reste à Casper car la route qui mène au ranch est peu carrossable. Elle est utilisée pour les liaisons avec Cheyenne ou Denver, ou des trajets dans la vallée. Voulez-vous la voir maintenant ?

- Non, non, refusa Sam bien que l'envie ne lui en manquait pas. Allons au ranch. J'aurai tout le temps de la voir. Et de l'utiliser.

Ils s'installèrent dans le buggy et, d'un claquement de langue, Whiteman donna le signal du départ.

L'après-midi était fort avancé lorsque l'équipage atteignit le plateau où se situait le ranch. Une longue bande de prairie assez nivelée séparait les premiers contreforts des pentes plus abruptes des Monts Laramie. Quelques rus descendant des hauteurs la traversaient et rendaient l'endroit propice à l'élevage.

Whiteman présenta à Sam le cuisinier et son épouse qui faisait office de femme de ménage. Recru de fatigue, le nouveau propriétaire dîna rapidement et se coucha de bonne heure. Ce ne fut que le lendemain qu'il put visiter son nouveau domaine et, bien qu'il montât passablement à cheval, il tint à parcourir ses terres et à examiner le cheptel. Il y consacra plusieurs heures, s'entretenant avec les hommes, montrant avec franchise son ignorance de citadin pour les choses de la campagne mais aussi son désir d'apprendre. Il essaya de donner de lui l'image d'un homme ferme mais compréhensif, peu soucieux des différences de classes ou de races. Et, dans une assez large mesure, il y parvint. Une nouvelle vie, rude mais enrichissante - à tout point de vue, du moins il l'espérait - commençait. De retour au ranch, il inspecta minutieusement toutes les pièces hormis, bien entendu, l'appartement de son régisseur. Quand il eut terminé, il s'adressa à ce dernier et, d'un ton qui se voulait jovial pour masquer son intérêt, il lança :

- Et maintenant, Whiteman, si nous examinions vos livres de comptes ?

Le lendemain soir, après une journée bien remplie, Sam se cala dans l'un des profonds fauteuils de son salon et s'offrit un cigare. Il commençait à apprécier pleinement sa nouvelle existence. Les comptes de Whiteman étaient assez bien tenus et prouvaient que l'exploitation s'avérait d'un bon rapport. En termes plus ou moins voilés, le régisseur avait montré son inquiétude pour son propre avenir, cherchant à connaître les intentions du nouveau propriétaire. Dans un langage tout aussi nébuleux, Sam ne lui avait donné aucune certitude, désireux

de se laisser du temps pour apprécier la situation.

Sam se leva, alla ouvrir le bar et se servit une liqueur. Soudain, il sentit une présence derrière lui. Il se retourna vivement. Un homme était campé là, dans la pièce, devant les tentures qui masquaient les larges baies. Il était vêtu comme un cow-boy, un double ceinturon ceignait ses hanches et soutenait deux colts ancien modèle. Après quelques secondes de stupeur, Sam s'exclama :

- Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ?

- Peu importe comment je suis entré. Je suis Ephraïm Crowley.



- Que voulez-vous ?

- Je veux mon bien.

- Expliquez-vous, s'étonna Sam.

- Cette propriété m'appartient.

Sam faillit lâcher son verre.

- Pardon ?

- Tout ici m'appartient. Le Double Barre est à moi.

Sam resta un moment interloqué. L'autre le regardait toujours fixement. Il posa son verre sur le bar et demeura sur la défensive.

- Je vous préviens, dit-il entre ses mâchoires serrées, que je n'aime guère ce genre de plaisanterie. Cette exploitation a été créée par Jeremiah Clayburgh, mon grand-oncle, et je suis son unique héritier.

Toujours aussi impavide, Crowley répliqua :

- Clayburgh m'a tout vendu. Tout ici m'appartient et ce n'est pas une plaisanterie.

- Prouvez-le !

- Je le prouverai. Mais si vous n'êtes pas parti d'ici deux jours, vous le regretterez !

- Je n'ai que faire de vos menaces ! s'écria Sam, excédé. Sortez d'ici immédiatement !

A ce moment un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. Sam détourna la tête une seconde. Lorsqu'il reporta son regard vers l'endroit où se trouvait Crowley, celui-ci avait disparu comme par enchantement. Madame Colby, la femme de ménage, survint et s'enquit :

- Vous avez appelé, Monsieur ?

- Heu... oui, Madame Colby. Voulez-vous m'apporter une autre bouteille de curaçao ? Celui-ci a un drôle de goût.

Le lendemain, Sam se leva de bonne heure, après une nuit agitée où il n'avait cessé de voir Crowley, bardé de cartouchières et de pistolets, le menacer. Il ne déjeuna pratiquement pas et s'en fut retrouver Whiteman.

- Connaissez-vous un certain Crowley ? lui demanda-t-il.

- Crowley ? Je pense bien. C'est notre voisin. Ses terres s'étendent vers le sud. Vous le connaissez aussi ?

- Heu... non... J'en ai entendu parler. Par Maître Arness, le notaire.

Whiteman hocha la tête.

- Nous n'entretenons pas de très bons rapports. Son ranch nous bloque la sortie naturelle du plateau vers la vallée. Il n'a jamais voulu nous accorder un droit de passage. Si bien que nous sommes obligés d'emprunter la mauvaise route que vous connaissez. Pour les personnes, ce n'est pas très embêtant mais lorsque nous devons emmener les troupeaux, c'est une autre histoire.

- Je vois. Eh bien ! j'irai rendre visite à ce Crowley, un de ces jours. Peut-être aurai-je plus de chance dans les négociations.

- Je vous le souhaite mais je n'y crois pas beaucoup, soit dit sans vous offenser. Si Sam avait cru un moment qu'il avait eu des visions la veille, il était sûr, maintenant, que la visite nocturne était bien réelle. Cependant il n'en dit pas un mot à Whiteman. Il convoqua les Colby.

- A quelle heure verrouillez-vous toutes les portes, chaque soir ? leur demanda-t-il.

- A vingt deux heures, répondit le cuisinier.

- Donc hier soir, Madame Colby, lorsque je vous ai priée de... de changer mon curaçao, tout était déjà fermé ?

- Parfaitement, Monsieur, depuis plus d'une heure.

- Et vous n'avez rien noté d'anormal, ce matin, en ouvrant ?

- Non, Monsieur.

- Bien, je vous remercie.

Le couple se retira. Sam était perplexe. Crowley avait pu s'introduire dans le ranch sans se faire remarquer et se laisser enfermer dans le salon, caché derrière les tentures. Mais comment était-il ressorti ? C'était un mystère qu'il ne

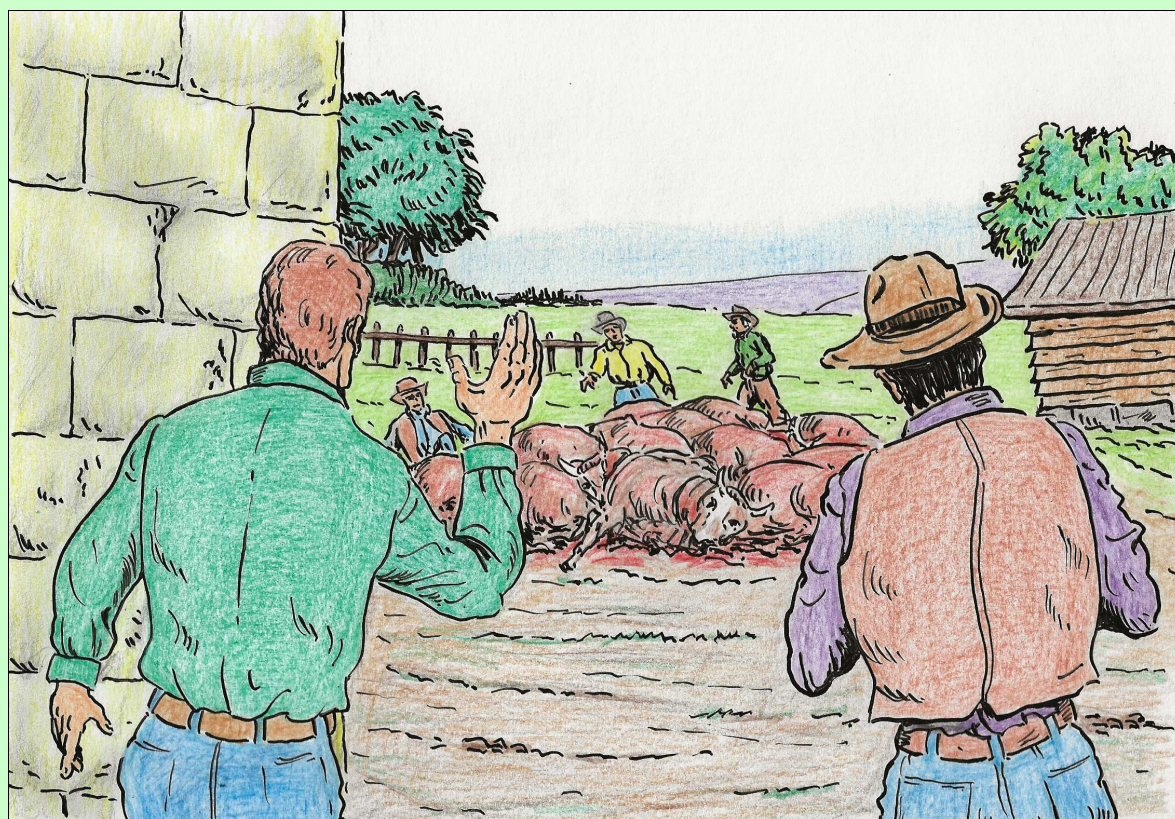
parvenait pas à élucider.

Deux jours plus tard, il fut réveillé en sursaut par des coups tambourinés à sa porte. Whiteman se tenait dans le couloir, le visage blême.

- Que se passe-t-il ?

- Venez voir, Monsieur.

Contrairement à son habitude, le régisseur n'en dit pas plus. Intrigué, Sam le suivit au dehors. Dans la cour, juste devant la terrasse, plusieurs vaches gisaient, égorgées, affreusement mutilées. Les hommes, silencieux, contemplaient l'atroce spectacle. Seul, le bourdonnement des mouches attirées par le sang, troublait la quiétude matinale. Sam resta un moment sans rien dire, combattant la nausée qui montait en lui.



- Qui a pu faire une chose pareille ? finit-il par demander.

- Je n'en ai aucune idée, Monsieur. Ce qui est bizarre, c'est que ces bêtes ont été tuées sur place. Or personne n'a rien entendu.

- Vous êtes sûr de ce que vous avancez ?

- Absolument, répliqua le régisseur. Si elles avaient été tuées ailleurs, il aurait fallu les traîner et cela aurait laissé des traces. D'autre part, la terre est pratiquement imbibée de sang, et seulement à cet endroit...

- Encore un mystère, marmonna Sam.

- Pardon ?

- Non, rien... Whiteman, combien de temps faut-il pour se rendre chez Crowley ?

Le régisseur fut surpris par cette question inattendue.

- Mais... près d'une heure, Monsieur.
 - Eh bien ! Préparez-vous, nous y allons !
 - Mais que fait-on des cadavres ?
 - Je suppose que la viande est encore bonne. Distribuez-la aux hommes.
- Whiteman fit la moue.
- Je serais étonné qu'ils en veuillent. Tout cela ne leur paraît pas naturel...
 - Alors, brûlez les carcasses et enterrez ce qui restera.

Sam fut introduit dans un bureau noyé dans la pénombre. Un homme d'un quarantaine d'années tout au plus, vêtu avec une certaine recherche, portant redingote et bottes de peau, l'accueillit.

- Bonjour, Monsieur Clayburgh. Que puis-je pour vous ?
- Bonjour. C'est Monsieur Crowley en personne que je désire voir.
- C'est moi.

Sam resta interdit.

- Vous ..? Mais... n'êtes-vous pas plusieurs parents du même nom ?
 - Je suis le seul Crowley de la région, hormis mon fils qui n'a que quatorze ans.
- Il fallut à Sam toute sa vivacité d'esprit pour retrouver contenance.
- Eh bien, excusez-moi, mais vous ne correspondez pas du tout à l'idée que je me faisais de vous. Je ne pensais pas me trouver devant un homme si jeune, si...

Crowley daigna enfin sourire.

- Nous n'avons pas l'élégance et le raffinement des citadins que vous êtes habitué à côtoyer, mais nous faisons de notre mieux. Mais je suppose que vous n'êtes pas venu pour me dire des amabilités.
- Mais si, au contraire. Ma visite est de pure courtoisie. Je sais que les relations entre nos exploitations n'ont pas toujours été des meilleures. J'espère que cela changera.
- Je le souhaite aussi.

Sam n'osa pas encore aborder la question-clef dans ces rapports de voisinage, à savoir celle du droit de passage vers la vallée. Après quelques banalités, il prit congé et retrouva Whiteman. Celui-ci ne comprenait pas pourquoi son patron avait tenu à rendre visite à son voisin si rapidement. Le massacre des vaches lui paraissait autrement important.

- Ne pensez-vous pas, Monsieur, qu'il faudrait avertir le shériff de Casper ?
- Attendons un peu, Whiteman. J'ai dans l'idée que nous aurons bientôt du nouveau.

Sam se replongea dans ses réflexions et tout au long du chemin vers le Double Barre ne desserra plus les dents. Ainsi donc, l'homme qui l'avait menacé n'était pas Crowley. Pourquoi s'était-il fait passer pour lui ? Peut-être s'agissait-il d'un aventurier qui se servait de la rivalité entre les deux ranches pour essayer de lui faire peur. C'était la seule hypothèse plausible. Sans doute essayait-on de l'intimider pour le faire repartir. Qui avait intérêt à cela à part Crowley ? Sam res-

sassa ses pensées jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés. Sa seule certitude était qu'il ne se laisserait pas faire.

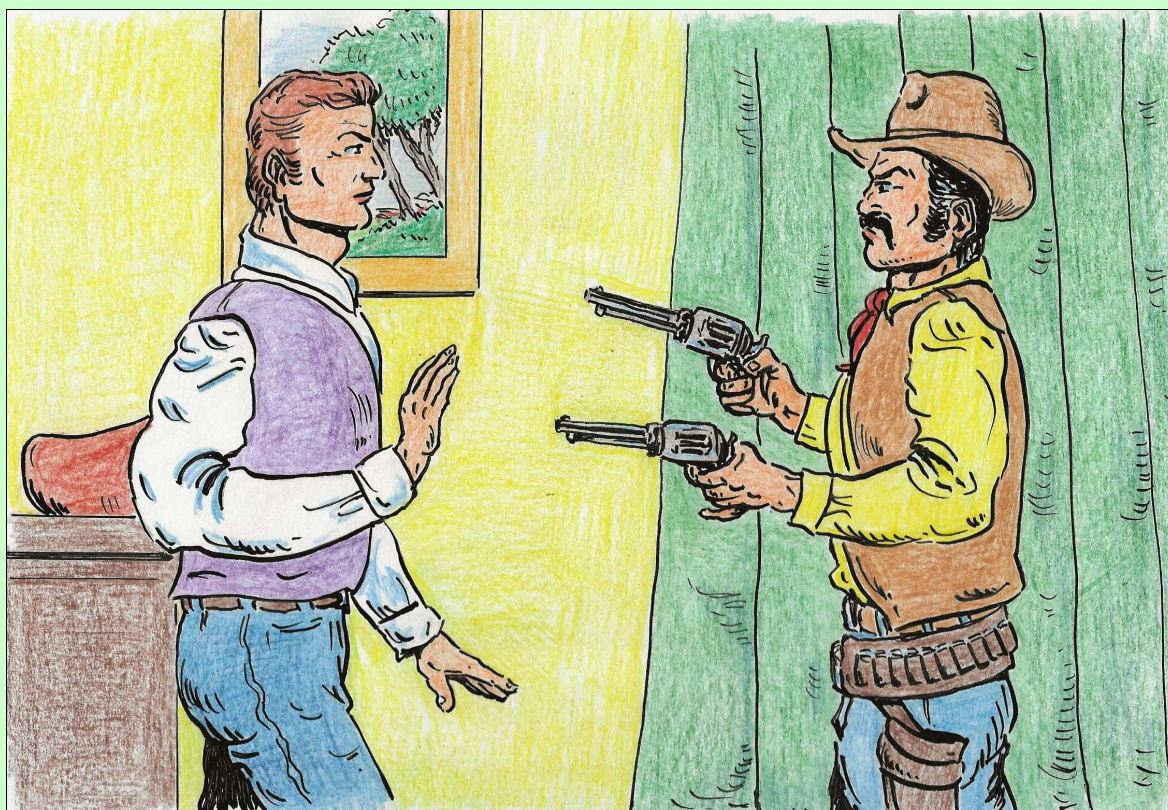
Ce dimanche là, Sam rentra exténué. Le ranch ne lui laissait aucun répit. Malgré le travail efficace de Whiteman, il trouvait toujours quelque chose à faire, à organiser, à surveiller. Il regrettait un peu Fort Worth, ses copains, ses parties de billard et les quelques filles qu'il avait l'habitude de fréquenter. Il allait se mettre au lit lorsqu'une voix sourde le fit sursauter.

- Ne bougez pas, Clayburgh !

L'homme était de nouveau là, dans l'encadrement de la porte donnant sur le couloir. Cette fois, il braquait ses deux énormes colts sur Sam.

- Je vous avez prévenu, reprit-il.

- C'est vous qui avez massacré mes vaches ?



- Ce n'est qu'un commencement.

- Qui êtes-vous ?

- Je vous l'ai déjà dit : Ephraïm Crowley, le véritable propriétaire de ce ranch.

Sam fit un mouvement vers l'avant mais les canons des revolvers se relevèrent et l'incitèrent à la prudence.

- Vous n'êtes pas Crowley. J'ai été le voir, la semaine dernière. Pourquoi vous faites-vous passer pour lui ? Que voulez-vous ?

- Je suis Crowley. Je veux mon bien. Vous vouliez la preuve que ce ranch m'appartient ? La voici.

L'homme rangea l'un de ses colts dans son étui et sortit de la poche de sa che-

mise un papier plié en quatre qu'il lança vers Sam. Celui-ci le récupéra et l'examina. C'était bien un acte de vente, daté du 9 septembre 1887, stipulant que Jeremiah Clayburgh vendait à Ephraïm Crowley la totalité de ses terres ainsi que les installations qui s'y trouvaient et un troupeau de trois cent vingt tête de bétail. Au bas du document jauni par le temps, les noms et qualités des signataires étaient presque effacés.

- Cet acte a près de cinquante ans, objecta Sam.

- Il est toujours valable.

- Pour être valable, il faut qu'il ait été enregistré.

- Il l'a été à Casper, devant témoins.

- Alors pourquoi le transfert de propriété n'a-t-il pas eu lieu ? Pourquoi ne vous adressez-vous pas à un avocat pour faire valoir votre bon droit ? Votre histoire ne tient pas debout. On n'attend pas cinquante ans pour réclamer son dû. Mais... au fait, il y a cinquante ans, vous n'étiez peut-être pas encore né... De quel Crowley s'agit-il dans cet acte de vente ?

- Il s'agit de moi ! Je suis Ephraïm Crowley !

- Vous êtes complètement fou !

L'homme récupéra sa relique et la remit soigneusement dans sa poche sans lâcher Sam de son regard étonnamment fixe. Il répliqua :

- C'est vous qui le serez bientôt car je vous harcèlerai sans trêve. Je n'aurai de cesse que lorsque vous rejoindrez votre voleur d'oncle ! Cette nuit vous aurez un autre échantillon de mes pouvoirs.

Il disparut soudain dans le couloir. Sam se jeta à sa poursuite mais ne put le rattraper. Le pseudo Crowley semblait s'être volatilisé comme la première fois.

Sam ne parvint pas à trouver le sommeil. Vers trois heures du matin, une clameur s'éleva, bientôt accompagnée d'un bruit de galopade. Il se vêtit rapidement, ouvrit sa porte et se trouva nez à nez avec Whiteman.

- Que se passe-t-il ?

- Je ne sais pas, j'ai entendu des cris.

- Allons voir !

Dès qu'ils eurent franchi le perron de la véranda, ils entrevirent la gravité de la situation. Tout au fond du domaine, vers le sud, une lueur rougeâtre montait vers le ciel.

- La prairie est en feu ! Cria Whiteman.

L'incendie avait pris derrière les pacages et les animaux, affolés, brisaient les barrières et se ruaient vers les bâtiments. L'odeur âcre de la fumée commençait à leur parvenir, prouvant que les flammes progressaient vers eux. Sans attendre les ordres, les hommes sortaient les chevaux du corral et se lançaient à l'encontre du troupeau pour le canaliser.

- Que puis-je faire ? demanda Sam angoissé.

- Les hommes connaissent leur boulot. Ils réussiront à dévier le troupeau. Prenez une équipe et essayez de combattre le feu !

A l'aide de branchages, de couvertures, de seaux d'eau, Sam et une dizaine de



ses cow-boys luttèrent pendant plus de deux heures avant de maîtriser le sinistre. Quand le bétail fut calmé, il fallut lui faire réintégrer les enclos et réparer immédiatement les barrières saccagées. Vers six heures du matin, tous se retrouvèrent dans la cour du ranch, couverts de poussière et de suie.

- Nous avons évité la catastrophe, constata Whiteman en s'épongeant le front.
- Oui de justesse.
- C'est encore un attentat, Monsieur, cela ne fait pas de doute. N'allez-vous pas alerter le shériff ?
- Je vais y aller immédiatement. Faites-moi seller un cheval frais. Je serai à Casper toute la matinée. Soyez vigilant. Armez les hommes, s'il le faut.
- Bien, Monsieur.

Le jour pointait à peine lorsque Sam éperonna son cheval et se dirigea vers la piste accidentée qui descendait sur Casper. L'air frais du matin lui fouettait le visage et, après les longs moments passés à proximité des flammes, lui procurait une sensation délicieuse. Bientôt le chemin se rétrécit et il dut se concentrer pour guider sa monture sous les sabots de laquelle défilaient ornières et cailloux instables.

Il avançait depuis une demi-heure lorsque soudain, après un brusque tournant, il fut aveuglé par le soleil levant. Surpris, il relâcha les rênes pour se protéger les yeux au moment même où le cheval dérapait sur un caillebotis. L'espace d'une seconde, il perdit tout contrôle et cela suffit à lui faire vider les étriers. Sam s'affala durement dans la poussière où il resta quelques instants étendu, à retrouver ses esprits. Malgré quelques écorchures, il n'avait rien de cassé mais

lorsqu'il se releva, il dut se rendre à l'évidence : il lui faudrait continuer à pied; sa monture, libérée d'un cavalier qu'elle sentait maladroit, en avait profité pour s'échapper.

Sam s'épousseta et se remit en route. Il en avait pour près de deux heures avant d'atteindre la ville. Aussi décida-t-il de couper à travers broussailles et éboulis. La végétation assez dense et la pente qui s'accroissait fortement par endroits rendaient sa progression difficile. Les grands arbres frissonnaient légèrement sous une brise fraîche mais Sam se retrouva vite en nage. Sa chemise lui collait désagréablement au dos.

Soudain, il ressentit une impression étrange, une sorte de malaise. Il s'arrêta. Tout était silencieux; les oiseaux avaient fini de saluer la venue du jour. Un rayon de soleil perçait les frondaisons et nappait un tronc à l'écorce blanchâtre. Sam inspecta les environs ; il sentait une présence non loin de lui mais ne put la déceler. Il se remit en marche, avança vers l'arbre au pied baigné de lumière. Celui-ci, tout à coup laissa apparaître Ephraïm Crowley. D'instinct, Sam plongea à couvert. Les détonations qu'il attendait ne vinrent pas. Il risqua un œil. Crowley n'était plus là. Il ne bougea pas pendant quelques minutes, ne sachant que faire. Comme il n'entendait toujours aucun bruit, il se décida à appeler.

- Crowley ! Crowley, où êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Il n'obtint aucune réponse. Tout restait calme. Il finit par abandonner son refuge et, prudemment, s'approcha du tronc blanchâtre. Celui-ci ne cachait plus personne. Sam se demanda s'il n'avait pas été le jouet d'une hallucination. Perplexe, il repartit.

Quelques instants plus tard, Crowley émergea brusquement de derrière un buis-



son, à une cinquantaine de pas sur sa gauche. Sam s'élança vers lui mais l'autre ne l'attendit pas; il s'était volatilisé comme la première fois, sans laisser aucune trace. Sam battit tout le secteur sans rien déceler.

Et de nouveau, Crowley apparut et disparut. Alors commença une sarabande échevelée. Surgissant aux endroits les plus inattendus, dans des directions totalement opposées, s'évanouissant aussitôt, celui qui prétendait être le maître du Double Barre entraîna l'infortuné Sam dans une course poursuite qui dura plus d'une heure.

A bout de souffle, trempé de sueur, Sam finit par se laisser tomber sur un talus. Il était exténué. Il se demandait s'il avait couru après un être réel ou une vision. « Suis-je devenu fou ? se répétait-il, ce n'est pas un homme mais le diable en personne ! »

Quand les battements de son cœur eurent repris un rythme normal, il se remit sur pieds et chercha à s'orienter. Il était complètement perdu.

Pendant plusieurs heures Sam erra dans une nature sauvage, avançant avec difficulté, avant de déboucher dans une plaine couverte de roseaux. Il avait rejoint la North Platte. Il longea donc la rive sinueuse, suivant le courant. Il était à peu près certain de se situer en amont de Casper. Il n'atteignit la ville que dans le milieu de l'après-midi, harassé, couvert de poussière, les vêtements lacérés.

Dans cet état, il se présenta au shériff qui eut de la peine à croire qu'il avait devant lui l'héritier de Jeremiah Clayburgh. C'était un homme corpulent, aux cheveux grisonnants, à la moustache tombante, dont les yeux étaient en perpétuel mouvement. Il écouta d'un air intéressé le récit de Sam, sans l'interrompre.



Quand celui-ci, au bout de cinq minutes, se tut, attendant d'un regard interrogateur la réaction suscitée par sa narration, le shériff, posément, déclara :

- La prairie en feu, vos errements dans la forêt, vos démêlés avec Monsieur Crowley, tout cela est un peu décousu. Si vous me racontiez tout, depuis le début, c'est-à-dire depuis votre arrivée à Casper, dans la suite logique des événements ? Je pourrai me faire une idée de la situation. J'ai tout mon temps.

- C'est vrai, admit Sam, vous devez me prendre pour un fou et moi-même je me demande si je ne le suis pas devenu, tant les péripéties de mon installation ici sont extraordinaires. Je vais essayer de vous retracer le plus exactement possible les circonstances qui m'amènent devant vous aujourd'hui. Et d'abord...

Il allait reprendre son histoire lorsqu'un bruit de galopade l'interrompit. Des coups brefs furent frappés à la porte et Whiteman, accompagné de deux hommes du ranch, fit irruption dans le bureau. Il s'arrêta net en apercevant son patron.

- Vous ici ! s'exclama-t-il. Dieu soit loué ! Je croyais qu'il vous était arrivé malheur. Votre cheval est revenu seul au ranch. Nous vous avons cherché pendant des heures... Mais que vous est-il arrivé ?

Le régisseur venait de se rendre compte du piteux état où se trouvait Sam.

- Justement, intervint le shériff, Monsieur Clayburgh allait me le dire...

- C'est exact et je pense que Monsieur Whiteman pourrait assister à notre entretien. Il y a, en effet, des événements bizarres qui me sont survenus et que je lui ai cachés. Je préfère, tout compte fait, qu'il soit tenu au courant et qu'il me dise, comme vous-même, ce qu'il en pense.

Intrigué, le régisseur renvoya ses deux hommes, approcha une chaise et s'installa pour écouter le récit de Sam.

- Et voilà, conclut Sam, vingt minutes plus tard. Je me demande qui essaye de se faire passer pour Ephraïm Crowley.

- Ephraïm ? s'étonna Whiteman. Mais... Crowley ne se prénomme pas ainsi...

- C'est exact, surenchérit le shériff, il se prénomme Lawrence. Et personne dans sa famille ne se prénomme Ephraïm, à ma connaissance.

- C'est pourtant bien le nom qui figurait sur l'acte de vente qu'il m'a exhibé.

- Sans doute un faux, estima le shériff. Et puis s'il date de 1887, que peut-il valoir actuellement ?

- En tout cas, intervint le régisseur, il y a eu deux actes criminels, le massacre des bêtes et l'incendie. Cet homme, qui qu'il soit, est dangereux, il faut l'arrêter.

Le shériff soupira, visiblement ennuyé par cette histoire abracadabrante qui venait rompre la monotonie paisible de son existence. Les petits larcins, chapardages, vagabondages, les litiges entre fermiers et éleveurs, c'était son lot quotidien. Mais un criminel, incendiaire de surcroît, cela ne lui plaisait guère.

- Je vais faire une enquête. Pour moi, il s'agit d'un déséquilibré mental qui a trouvé, on ne sait comment, cet acte de vente et qui s'identifie à son bénéfi-

ciaire.

- Que comptez-vous faire ?

- Je vais venir chez vous dès demain, Monsieur Clayburgh, peut-être pourrai-je relever quelque indice. Et puis j'irai chez Monsieur Crowley, il pourra sans doute me renseigner sur cet acte de vente. Cela risque de prendre pas mal de temps. Pourriez-vous m'accorder l'hospitalité pour une nuit ou deux ?

- Bien sûr, shériff, vous serez le bienvenu quand vous voudrez. Je vous ferai préparer une chambre dès mon retour.

- Merci. Alors, à demain, Messieurs.

Le shériff examina minutieusement le ranch et ses dépendances mais ne put trouver le moindre soupçon de piste. Dans l'après-midi, il s'en vint voir Sam.

- Mes recherches sont restées infructueuses, Monsieur Clayburgh, je vais aller voir Monsieur Crowley.

- Puis-je vous accompagner, shériff ?

Le représentant de la loi marqua une légère réticence et Sam s'empressa de poursuivre :

- Monsieur Crowley risque de penser, et à juste titre, que des soupçons pèsent sur lui. Etant à l'origine de cette affaire, je tiens à être présent pour montrer la franchise, la loyauté de ma position.

- Très bien, admit le shériff. Après tout, vous serez le plus apte à parler de cet acte de vente. Vous seul l'avez vu.

Une heure plus tard, ils étaient dans le bureau de Crowley, étonné de cette visite inattendue. Le shériff entra tout de suite dans le vif du sujet.

- Monsieur Crowley, connaissez-vous un Ephraïm Crowley ?

- Mais... bien entendu.

Dans son fauteuil, Sam se redressa comme mu par un ressort.

- Est-ce un de vos parents ?

Crowley sembla encore plus surpris par la seconde question.

- Mais... Ephraïm Crowley était mon père...

Ce fut au shériff de bondir.

- Votre père ! Mais je croyais qu'il s'appelait Edwards !

- Il se faisait appeler Edwards, en effet, mais son vrai prénom était Ephraïm. Il ne l'aimait pas car il... il lui rappelait les origines de sa mère.

Le shériff adressa à Sam un sourire entendu qui voulait dire « nous sommes sur la voie ».

- Avez-vous entendu parler, poursuivit-il, d'un acte de vente dont votre père aurait été le bénéficiaire et le ranch Double Barre l'objet ?

Cette fois, Crowley écarquilla les yeux.

- Je vois que vous êtes bien renseignés. C'est en effet une histoire très ancienne celle, je pense, qui est à l'origine de notre antipathie mutuelle avec les Clayburgh. Je ne sais si elle est bien fondée. Comment avez-vous appris cela ?

- Nous vous le dirons tantôt. Mais racontez-nous d'abord cette histoire.

- Cela remonte à quelques... quarante-six ans, si je ne me trompe, c'est-à-dire trois ans après ma naissance. En 1887, très exactement. Votre grand-oncle, Monsieur Clayburgh, aurait vendu son ranch à mon père. Un acte de vente avait bien été dressé mais, je ne sais pour quelle raison, la mutation n'eut jamais lieu. Le prix avait-il été payé ? Que s'était-il passé ? Toujours est-il que mon père, jusqu'à la fin de sa vie, prétendait avoir été spolié par Jeremiah Clayburgh.

- Mais, intervint Sam, s'il possédait un acte de vente en règle, pourquoi n'a-t-il pas fait valoir son bon droit ?

- Pour une raison très simple. Je vais vous montrer cet acte et vous comprendrez.

- Comment ! Vous possédez cet acte ?

Crowley ne répondit pas et prit dans son secrétaire un petit coffret qu'il ouvrit. Il en retira une feuille de papier pliée en deux qu'il tendit au shériff et à Sam.

- Regardez.

C'était bien un acte de vente semblable à celui qu'avait examiné Sam ou du moins ce qu'il en restait, c'est-à-dire la moitié du document. La partie du bas avait été visiblement déchirée.

- Vous voyez, reprit Crowley, que le nom du bénéficiaire qui devait figurer dans la partie arrachée, manque. D'autre part, si cet acte avait été enregistré légalement, un double aurait été conservé aux archives municipales. Malheureusement...

- Malheureusement, coupa le shériff, les archives de Casper ont été entièrement détruites par un incendie en 1891.

- Exact. Et voilà pourquoi, aucune preuve que cette vente ait jamais été réalisée ne peut être apportée.

- Quand cet acte a-t-il été déchiré ? demanda Sam.

- Je l'ai toujours connu ainsi. Peut-être fut-ce à la suite d'une bagarre entre mon père et votre oncle ? Qui sait ? Je n'avais que six ans lorsque mon père est mort, aussi tout ce que je sais de cette histoire m'a été rapporté par ma mère. Elle-même est morte alors que je n'étais qu'un enfant. Mes souvenirs sont donc très vagues. Quant à retrouver des témoins de l'époque...

- Il y a peu de chances d'en retrouver, en effet, convint le shériff. Je pense cependant, du moins si j'en crois Monsieur Clayburgh, qu'un troisième exemplaire de l'acte de vente serait parvenu intact jusqu'à nos jours.

Crowley n'en crut pas ses oreilles.

- Comment ? Un troisième exemplaire ! L'avez-vous vu ?

- Je l'ai vu, répondit Sam. Mais je crois que le mieux est de tout vous raconter, n'est-ce pas, shériff ?

Le shériff opina d'un mouvement de tête et Sam, un fois de plus, débita son récit. Quand il eut terminé, le shériff déclara :

- Il ne fait pas de doute, Monsieur Crowley, que quelqu'un essaye de se faire passer pour votre père pour effrayer Monsieur Clayburgh.

- C'est incroyable !

- Qui aurait intérêt à faire cela ?

- Je n'en ai pas la moindre idée.

Sam se pencha par-dessus le bureau et tendit la main vers l'acte de vente mutilé.

- Vous permettez ?

- Je vous en prie, répondit Crowley en lui faisant passer le document.

Sam l'examina puis demanda :

- Cette tache dans le coin supérieur droit, savez-vous d'où elle provient ?

- C'est moi qui l'ai faite quand j'étais tout petit. J'avais renversé un encrier sur les affaires de mon père. Je ne me souviens pas de cet incident, c'est ma mère qui me l'a raconté plus tard.

- Je vois.

- Tout cela ne nous éclaire pas sur l'identité de notre incendiaire, déclara le shérif. Bien, Monsieur Crowley, nous n'allons pas vous importuner plus longtemps.

Il se leva et Sam l'imita. Quelques instants plus tard, ils reprenaient la route du Double Barre.

Le shérif passa la journée du lendemain au Double Barre puis s'en retourna à Casper sans avoir glané d'autre indice. Deux jours plus tard, il expédia chez Sam et Crowley son adjoint qui ne fit pas mieux mais pris fort, sembla-t-il, l'hospitalité des deux ranchmen chez qui il s'attarda passablement.

Après son départ, Sam se rendit chez Crowley. Celui-ci parut apprécier cette visite et Sam dut s'avouer que son voisin lui était, somme toute, sympathique. Il se dit avec un certain humour qu'il n'était sans doute pas un digne représentant de Jeremiah Clayburgh, un de ceux qui auraient entretenu la tradition. Cette pensée le conforta dans la décision qu'il avait prise.

- Monsieur Crowley, demanda-t-il d'entrée, à combien estimez-vous le Double Barre ?

- Vous voulez dire sa valeur totale, bétail compris ?

- Exactement.

Crowley hésita. En excellent homme d'affaires, sentant une proposition possible, il rabaisa le montant de son évaluation.

- Disons... trente mille dollars...

Sam sourit, comprenant parfaitement la position de son interlocuteur.

- Il en vaut bien quarante mille, vous le savez aussi bien que moi.

- C'est possible...

- Seriez-vous disposé à l'acheter ?

Crowley avait vu juste.

- Le Double Barre m'intéresse, Monsieur Clayburgh, mais pas à ce prix là.

- A trente mille dollars ?

- C'est à envisager... Mais je n'ai pas cette somme, de toute façon.

- Vous avez une solide réputation. Je suis persuadé que la banque vous consen-

tirait n'importe quel prêt. Mais laissons cela, de combien pouvez-vous disposer ?

- Je peux réunir rapidement dix-huit mille dollars.

Sam décroisa ses jambes et, se penchant en avant, regarda Crowley droit dans les yeux.

- Si vous m'assurez que tout le personnel, et en particulier Whiteman, restera en place, le Double Barre est à vous pour dix-huit mille dollars.

Crowley resta abasourdi.

- Vous plaisantez ?

- Pas le moins du monde. Et ne croyez pas que ma proposition cache un piège ou que je veuille récidiver le coup de mon grand-oncle... si coup il y eut. Non, je veux repartir dans le Texas. Je suis las de cette vie d'éleveur. Dix-huit mille dollars seront suffisants pour que je reparte du bon pied. J'aimerais, si nous tombons d'accord, que tout cela se fasse rapidement.

Crowley resta un moment sans rien dire, fixant Sam comme pour le jauger. Puis il se leva et lui tendit la main.

- D'accord.

Ayant fait ses bagages, Sam, accompagné de Whiteman, vint prendre congé du shériff. Celui-ci ne put s'empêcher de remarquer :

- Je n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez bradé le Double Barre pour la moitié de sa valeur. Si vous ne vous étiez pas tant pressé, vous auriez pu en obtenir douze à quinze mille dollars de plus !

Sam sourit. Le shériff semblait plus navré que si c'était lui-même qui avait perdu cette somme. En homme du terroir, il ne parvenait pas à réaliser qu'on pût renoncer à une telle quantité d'argent. Sam répondit par une de ces phrases banales, passe-partout, à couleur philosophique comme un dicton populaire.

Comment aurait-il pu lui expliquer que l'acte de vente que lui avait montré Ephraïm Crowley comportait la même tache que celui que possédait Lawrence Crowley ? Comment aurait-il donc pu lui expliquer qu'il avait vu intact un document qui avait été déchiré quelques quarante ans plus tôt ?

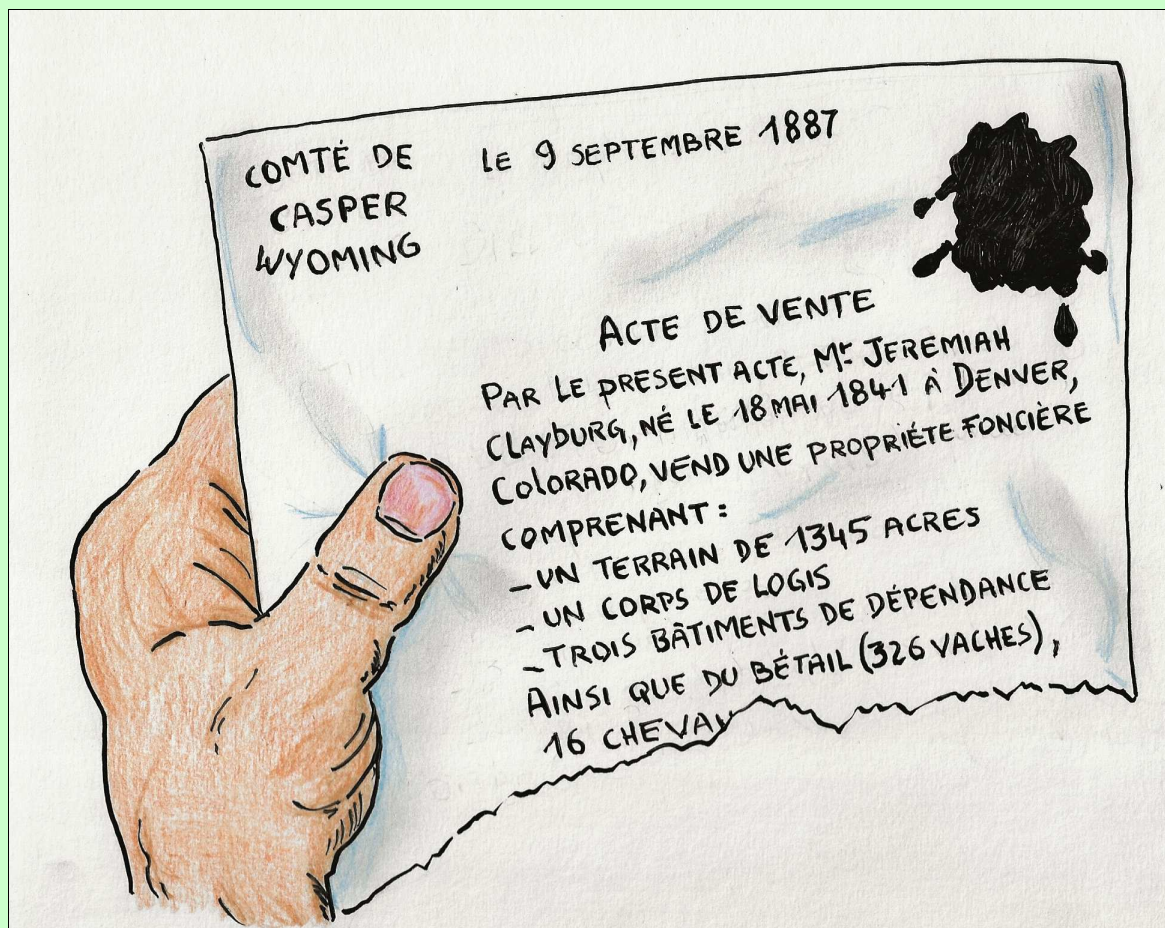
Comment aurait-il pu lui avouer qu'il avait revu le fantôme d'Ephraïm Crowley et qu'il lui avait assuré qu'il partirait bientôt et laisserait le Double Barre à son fils ?

Comment aurait-il pu lui faire comprendre que, dans un souci de justice, et ne sachant si Jeremiah Clayburgh avait spolié Crowley ou non, il avait décidé de couper la poire en deux, c'est-à-dire de vendre le Double Barre à moitié prix ?

Comment ?

Le train arrivait.

- Adieu Whiteman, adieu shériff.



FIN